



HAL
open science

Corps vivants – Corps morts

Élisabeth Anstett

► **To cite this version:**

Élisabeth Anstett. Corps vivants – Corps morts. Dantsig Baldaev, gardien de camp. Tatouages et dessins du Goulag , Editions des Syrtes, pp.33-38, 2013, 9782940523023. halshs-01304963

HAL Id: halshs-01304963

<https://shs.hal.science/halshs-01304963>

Submitted on 20 Apr 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

The research leading to these results has received funding from the European Research Council under the European Union's Seventh Framework Programme (FP/2007-2013) / ERC Grant Agreement n° 283-617.

Les recherches sur lesquelles a pris appui cette publication ont fait l'objet d'un financement du conseil Européen de la Recherche lors du septième programme cadre (FP/2007-2013 / ERC bourse n°283-617).

Élisabeth ANSTETT, Chargée de recherche au CNRS
IRIS (Institut de Recherche Interdisciplinaire sur les enjeux Sociaux)
190 Avenue de France, 75013 Paris, FRANCE.
Tel:+33 1 49 54 21 42
Elisabeth.Anstett@ehess.fr

Corps vivants – Corps morts

Nous savons depuis le *Surveiller et punir* de Foucault que le traitement infligé au corps représente une clé fondamentale pour la compréhension de l'évolution du champ pénal depuis le Moyen Âge jusqu'à l'époque industrielle. Ainsi c'est en analysant les changements qui sont intervenus dans le traitement du corps du condamné que le philosophe a démontré la transformation paradigmatique de la pénalité des pays occidentaux, qui est passée d'une pénalité du supplice visant à détruire le corps du condamné à une pénalité de la correction visant à rééduquer le délinquant en l'isolant pour le punir et en le plaçant sous surveillance: cette visée correctrice donnant finalement naissance aux systèmes carcéraux modernes entendus par Foucault comme des « technologies politiques des corps », et dont le principe (basé sur le modèle de la colonie pénitentiaire) sera largement diffusé dans le monde à partir du milieu du XIXe siècle.

Or, le traitement infligé aux corps des prisonniers au sein des espaces de détention soviétiques, peut précisément être considéré comme le thème central de l'œuvre graphique de Dantzig Baldaev. Depuis les gros plans effectués sur les tatouages, jusqu'aux plans larges restituant des situations d'exécutions, en passant par des plans resserrés sur des scènes de torture, il n'existe que très peu de dessins de l'Album qui ne fassent pas figurer un – ou des – éléments corporels et qui ne puissent être lus comme une illustration du traitement du corps des détenus, corps vivant ou corps mort. C'est ainsi que l'ensemble de l'Album permet une analyse du système pénal soviétique dont relèvent à la fois les prisons ordinaires et les espaces proprement concentrationnaires du Goulag. Les dessins du gardien représentent à cet égard un point d'entrée sans égal pour mener à la fois une analyse des principes de fonctionnement des espaces carcéraux en URSS tout autant qu'une anthropologie du corps détenu.

Tatouages et stigmates

Les dessins de tatouages, ces marquages indélébiles du corps, occupent tout d'abord une place particulière dans l'œuvre de Baldaev, à la fois dans sa genèse et dans les modalités de sa légitimation. Des milliers de dessins reproduisant des tatouages portés par les détenus, collectés tout au long de la carrière du milicien de 1949 (Baldaev est alors âgé de 24 ans) à 1981 (à son départ à la retraite), et sur les différents lieux de son affectation, ont en effet constitué sa première production graphique d'envergure comme l'attestent les lettres qu'il a adressées à R. Hamayon et l'entretien qu'il a accordé à son premier exégète, A. Kovac. Ces dessins représentent la première entrée en matière dans la restitution que fait Baldaev du traitement du corps détenu. Une restitution d'autant plus singulière que ses premiers destinataires en ont été les officiers de police judiciaire. En effet, ces dessins ont été rassemblés et triés par Baldaev avant d'être présentés en planches thématiques qui furent éditées en 1981 sous forme de manuel pour le personnel opérationnel du Ministère de

l'Intérieur soviétique. L'Album reproduit 21 de ces planches, sans qu'il soit possible de savoir dans l'état actuel des publications que l'œuvre a suscité, s'il en existe d'autres et sans qu'il soit possible de restituer la logique qui a présidé aux différentes divisions thématiques. C'est donc à plus d'un titre que le rôle assigné aux dessins de tatouage dans l'œuvre de Baldaev, mérite d'être interrogée.

La part autobiographique

Ces dessins signalent en effet, en premier lieu, la part autobiographique du travail graphique de Dantzig Baldaev. Le dessinateur est en effet lui-même tatoué, comme il le révèle dans l'entretien accordé à A. Kovac. Il porte ainsi un monogramme sur l'un de ses avant-bras, qu'il présente comme une trace de son passage par le foyer pour enfant du KGB où il a été placé lors de la détention de son père (entre 1938 et 1940), ainsi qu'un assez grand portrait de Lénine tatoué dans le dos¹ sans qu'aucune indication ne soit fournie sur l'origine de ce tatouage. Il est possible que ses propres tatouages lui aient servi à l'occasion pour nouer le dialogue avec les détenus et rendre possible sa collecte.

Son travail documentaire sur les tatouages s'est en effet construit sur le modèle des enquêtes ethnographiques telles que celles que réalisait son propre père, éminent ethnographe et linguiste bouriate. Les recherches que Dantzig Baldaev a menées sur les tatouages lui servent ainsi à revendiquer à plusieurs reprises dans ses écrits, une véritable filiation avec le travail de son père, alors même que différents indices laissent à penser que D. Baldaev maîtrisait mal l'écriture et la langue russe, et que la faible durée de sa scolarisation ne lui a pas permis d'acquérir une érudition comparable à celle de son père. Toutefois ce lien intellectuel père-fils, est instamment évoqué par Dantzig Baldaev qui prend soin de rappeler la caution apportée par son père à son entreprise documentaire : « *En 1948, j'ai parlé avec mon père pour la première fois de mon idée de collecter et de prendre des notes sur les motifs des tatouages, les divers mots gravés, les inscriptions et les textes. Il m'a assuré qu'un jour viendrait ou « Staline, ce grand serpent, mourrait » (comme il l'appelait !) et que tout ce matériau deviendrait un document historique de l'histoire de la période du culte de la personnalité. Sa prédiction s'est avérée.* »²

Le tatouage matérialise donc pour Baldaev un lien complexe entre sa vie privée et sa vie professionnelle, entre son expérience d'enfant placé en institution et celle de gardien de camp et de prison. La collecte des tatouages lui permet de revendiquer aussi une double légitimité de dessinateur : académique ou artistique d'une part, via la caution que lui apporta son père, et institutionnelle ou professionnelle d'autre part, via la caution ultime que lui accorda le KGB pour la publication de son manuel. Baldaev rappelle ainsi dans son entretien à Kovac qu'une partie de son travail « *a paru à Leningrad en 1981 avec l'avertissement "Secret". Son sous-titre était "Aux collègues des sections du Ministère de l'Intérieur, pour usage interne". Il y avait des individus qui nous avaient dénoncés au KGB en insinuant que notre travail était chauviniste. Des membres du KGB sont venus nous chercher mais quand ils ont été convaincus que dans ce travail de 34 pages il n'y avait ni éléments antisoviétiques, ni éléments chauvinistes, le commandement du KGB a commandé 100 exemplaires du livre comme matériau d'enseignement. 400 exemplaires ont aussi été répartis parmi les enquêteurs, les avocats et les collaborateurs des institutions d'application des peines* »³.

« Le tatouage est une carte de visite »

Mais ces dessins révèlent bien d'autres choses que l'extrême imbrication entre la vie privée et professionnelle du dessinateur. Car ils permettent de restituer également la cohérence de la société carcérale que Baldaev a été amené à côtoyer. Dantzig Baldaev était en effet intrigué par le

¹ Ce tatouage figure sur l'une des photographies de l'ouvrage KOVACS Akos & SZTRES Erzsébet, *Tetivált Sztálin, Szovjet elitéltek tetoválásai és politikai kárikaturái*, Budapest, Szeged, 1989.

² Ibid, page 18.

³ Ibid page 51. Il est intéressant de rappeler que le jeune Vladimir Poutine, travaillait alors à la Direction du KGB pour la ville de Leningrad et sa région, où il a exercé entre 1975 et 1984 d'abord comme simple officier, puis comme officier opérationnel dans le service du contre-espionnage local, chargé notamment de la lutte contre les dissidents et les « éléments antisoviétiques ».

sens et l'éventuelle fonction sociale des tatouages qu'il collectait et reproduisait. Il a ainsi été conduit à explorer pour la première fois dans l'histoire de l'étude du monde carcéral soviétique l'hypothèse que ces dessins effectués à même la peau révélaient effectivement des identités sociales et « professionnelles ». Baldaev énonce ainsi dès la seconde page de l'Album le fait que « *Le tatouage est une carte de visite qui caractérise le monde spirituel et moral de son porteur et sa propension à commettre des crimes – économiques, hooliganisme, sexuels – ainsi que son passé criminel* ».

Offrant un étonnant écho graphique aux études menées sur les techniques tégumentaires par les anthropologues⁴ qui envisagent véritablement la pratique du tatouage comme la constitution d'une archive de soi, le travail de Baldaev montre bien que dans le cadre de l'univers carcéral et concentrationnaire soviétique, corps et biographie ont intimement partie liées. La surface du corps devient ainsi le support sur lequel s'écrivent à la fois la vie et l'identité du détenu.

Les tatouages conservent en effet souvent un caractère biographique et s'affirment à cet égard comme les différents éléments d'un parcours, dans la mesure où ils représentent la trace d'une carrière professionnelle et d'une trajectoire personnelle. Ces dessins effectués sur la peau renvoient en effet aux étapes importantes de la vie d'un détenu : ils en restituent le cadre géographique en signalant les sites de détention (dessin 16 planche 12 ; dessin 10 planche 10), tout autant que l'histoire en indiquant les articles du code pénal au titre desquels les prisonniers ont été condamnés (dessins 22, 23 et 24 de la planche 12) et donc la nature des délits commis (dessin 3 de la planche 9 ; dessins 14 et 15 de la planche 13), mais aussi la durée de la peine et éventuellement le type de régime (ordinaire ou sévère) sous lequel elle a été purgée. La documentation rassemblée par Baldaev permet en cela de s'engager dans une sociologie du monde carcéral soviétique.

Mais les tatouages restituent également la complexité des différents statuts assignés au sein du monde de la pègre. Ce monde se révèle être extrêmement hiérarchisé et organisé, composé de différentes classes ou catégories de délinquants et de criminels (qui sont présentées et détaillées dans la planche 4). Chacune de ces catégories qui vont des condamnés les plus influents respectant strictement le code de la pègre (les voleurs dans la loi, ou Cinq premiers) et jouissant d'une autorité personnelle, aux condamnés maintenus en asservissement total par le biais de sévices sexuels (les abaissés), bénéficie de prérogatives, de droits ou de devoirs particuliers. Les codes et les règles de comportement (incluant un ensemble de prescriptions et d'interdictions récapitulées dans la planche 1) du monde des truands sont susceptibles de s'appliquer à n'importe quel détenu à ses dépens, même s'il n'en a pas eu connaissance au préalable. Au-delà de l'exploration de l'univers carcéral, l'Album de Baldaev ouvre ainsi sur une sociologie du monde secret et très peu étudié de la pègre soviétique qui documente les multiples ressorts de la domination masculine, tout autant qu'il revendique explicitement une place dans le champ de la criminologie en s'affirmant comme un outil pour déterminer la possibilité d'une récidive.

Corps et stigmaté

A travers son intérêt pour les tatouages, le travail du gardien offre par ailleurs un écho singulier à la pensée du philosophe Merleau-Ponty qui affirmait que le corps est un instrument général de la compréhension du monde⁵. Car l'Album de Dantzig Baldaev restitue effectivement les diverses étapes d'un apprentissage somatique de la vie carcérale en URSS dont les détenus font une expérience à la fois radicale et violente. Ce faisant, les dessins du gardien permettent de s'interroger sur le type de pénalité instaurée en URSS tant il est vrai que le principe martelé d'une « rééducation » par le travail disparaît, dans les faits, derrière une multitude de pratiques punitives montrées par les tatouages comme dans les dessins du Goulag. Ces pratiques punitives relèvent fréquemment de la torture ou du supplice et aboutissent à ne plus faire du corps du détenu qu'un ensemble de stigmates : meurtris par les coups, rendu exsangue par la faim, les rigueurs du climat,

⁴ Voir notamment le travail mené sur les tatouages et les scarifications dans les sociétés occidentales par l'anthropologue français D. Le Breton, *La peau et la trace. Sur les blessures d'identité*, Paris, Métailié, 2003.

⁵ M. Merleau-Ponty, *La phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, 1945 p. 272.

l'épuisement et les différents sévices, ce sont tous les éléments du corps qui sont marqués par la détention et non plus seulement sa surface.

La prison s'inscrit ainsi sur et dans le corps par le biais du tatouage, mais aussi par un ensemble d'apprentissages somatiques, définis depuis les travaux de Marcel Mauss comme de véritables « techniques du corps »⁶ au sens où chaque société et chaque groupe social se traduit en une façon singulière de se tenir, de se déplacer et de faire usage de son corps. Ces techniques du corps qui se révèlent notamment dans la façon de marcher, de se mouvoir, et dans les postures des détenus ont ensuite été importées (au même titre que certains éléments de langage, comme le montre Luba Jurgenson dans ce volume) dans la société soviétique, tant il est vrai qu'il paraît illusoire pour les détenus de vouloir changer de peau, ou de corps à l'issue de leur détention. C'est bien cette difficulté de « mue » et cette quasi-impossibilité de renoncer à une peau usée et scarifiée par l'expérience de la détention, que restituent explicitement des écrivains tels que Chalamov⁷. Ces techniques du corps nées de l'expérience physiologique et psychologique du monde concentrationnaire, vont alors contribuer à rendre visible les anciens détenus à leur retour dans la vie civile à l'issue de leur condamnation : les anciens prisonniers portant là encore leur corps comme un stigmate, marqué en surface et en plasticité par l'expérience de la détention. Le travail réalisé par Baldaev sur les techniques tégumentaires se révèle donc être une documentation bien plus riche et complexe qu'un simple inventaire de tatouages, qui porte véritablement en germe une analyse anthropologique du corps détenu dans le monde soviétique, et qui permet de s'interroger sur la postérité du corps-témoin qui serait au final la figure essentielle de la mémoire du monde concentrationnaire soviétique.

Sexualité et domination

Il nous paraît par ailleurs nécessaire de revenir sur l'omniprésence de la violence à caractère sexuel dans les dessins du gardien, et sur ce qu'apporte plus particulièrement l'analyse des sévices sexuels pour une compréhension du traitement du corps détenu, même si la place des dessins à caractère sexuels ou pornographiques dans l'œuvre de Baldaev mériterait une recherche à part entière.

Les femmes et la violence sexuelle

Tout d'abord, les dessins qui traitent de la violence sexuelle sont aussi ceux qui restituent la présence des femmes dans univers concentrationnaire, bien que la population carcérale soviétique ait été une population majoritairement masculine et qu'il n'y ait qu'une représentation numériquement marginale des femmes dans les contingents des détenus⁸. Toutefois, nous savons qu'à certain moments de l'histoire des camps soviétiques, et notamment au plus fort de la période de la grande terreur, des lois ont spécifiquement ciblé les femmes en tant qu'épouses (JIR) et membre de la famille (TchSIR) de condamnés⁹ et ainsi contribué à augmenter les contingents de femmes dans les prisons et les Goulags. Dans les dessins de Baldaev, les femmes sont ainsi très peu montrées comme productrices de la violence, en dehors de la complicité des détenues truandes évoquée dans la légende de l'image 17. Le corps des femmes demeure éminemment un corps-objet, soumis au viol ou à la torture par les gardiens comme par les détenus, voir à l'esclavage sexuel. Et même si l'Album est expurgé des dessins les plus violents¹⁰, il n'y a aucun doute sur le fait que les femmes constituent en prison et au Goulag une catégorie de prisonniers extrêmement vulnérable

⁶ M. Mauss, « Notion de techniques du corps » in M. Mauss, *Sociologie et anthropologie*, Paris, PUF, 1950, pp. 365-386.

⁷ Voir les analyses de L. Jurgenson, « Le corps concentrationnaire : exemple de Šalamov », in G. Kabakova & F. Conte (dir.) *Le Corps dans la culture russe et au-delà*, Paris, Cahiers Slaves, 2008, n°9 pp 401-407.

⁸ Voir le travail sur la cartographie des camps de femme en URSS et en Russie post-soviétique, réalisé sous la direction du le Pr Judith Pallot : <http://www.gulagmaps.org/maps/>

⁹ Voir L. S. Ermina et. Al, *Uznisy « Alzyra », Spisok zensin – zaključennyh Akmolinskogo i drugih otdelenii Kaplaga*, Moskva, Zvenia, 2003.

¹⁰ Certains de ces dessins ont été publiés par les éditions Fuel dans le D. Baldaev, *Drawings from the Gulag*, Londres, Fuel, 2010

tant il est vrai que ce qui se joue dans ces espaces concentrationnaires et carcéraux soviétiques sont des relations de domination auxquelles elles sont doublement soumises : en tant que détenues et en tant que femmes.

Enfin, il nous paraît important de souligner que l'Album révèle ce faisant la propre relation du dessinateur aux femmes et que cette relation se révèle assez complexe. Il s'avère en effet que dans sa pratique de collecte de tatouages féminins, Baldaev a directement instrumentalisé les rapports de hiérarchie interne à l'institution pénitentiaire et volontiers utilisé la ruse pour se placer en situation de « voyeur » légitimé par l'institution en se faisant passer pour un membre de l'équipe médicale. Il explique ainsi dans l'entretien qu'il a accordé à Kovac qui l'interrogeait notamment sur le fait que les gardiens hommes ne peuvent pas se rendre dans les prisons pour femmes : *« j'ai bénéficié de l'aide des dirigeants des prisons et des camps de travail pour femme. Si une condamnée avait un tatouage intéressant sur elle, on la faisait venir à l'infirmerie et moi je n'avais qu'à me faire passer pour un employé médical en blouse blanche. Les condamnées montraient toujours sans aucune pudeur leurs tatouages au « médecin ». Les collègues des prisons pour femmes m'informaient toujours de l'arrivée d'une lesbienne¹¹, que je ne manquais jamais d'aller la voir. Les tatouages de voleur et de hooligan des femmes correspondent toujours aux motifs tatoués sur les hommes et cela à grandement facilité mon travail. Dans quelques cas j'ai même réussi à me procurer des photos »*. La simple restitution de ces situations d'observation nous montre toute l'ambiguïté des dessins de Baldaev, par ce qu'ils révèlent aussi de son rapport au corps des autres, à la sexualité et aux identités sexuelles.

Homosexualité masculine et pratiques de domination

En effet, si l'homosexualité féminine n'est pas montrée dans l'Album mais seulement abordée indirectement dans la section des tatouages et notamment dans la planche 9, le corps masculin et l'homosexualité masculine occupent un espace visuel et symbolique important, via la documentation sur les techniques d'interrogatoires et de tortures comme à travers l'explicitation des rapports de domination entre détenus. Là encore la question du voyeurisme de Baldaev ressurgit, tant le point de vue adopté par le dessinateur semble ambigu. En effet nombre de dessins montrent autant la souffrance et la détresse des victimes (dessins 28 et 30 page 42, 43 page 45) que le plaisir sadique des criminels (dessins 12 page 39, 13 page 40, 37 et 38 page 44), au point qu'on ne peut que poser la question du caractère opportuniste de la démarche du gardien, qui se pourrait se servir de la restitution de son expérience professionnelle comme d'un prétexte à l'expression graphique de ses propres obsessions sexuelles. En l'absence d'un quelconque discours de Baldaev sur sa relation à la violence de ses dessin (et à la violence tout court), cette piste d'analyse ne peut que rester, toutefois, au stade d'hypothèse.

Pour finir la restitution par l'Album de ces rapports masculins de domination, participe aussi à révéler la réalité d'un double système social organisé et hiérarchisé selon les mêmes principes et qui instrumente de façon diverse la violence sexuelle : celui de l'institution pénitentiaire où les policiers et les gardiens exercent leur domination sur les prévenus et les prisonniers, notamment en utilisant une violence à caractère sexuel (dessin 5 page 38, 13 et 17 page 40) et celui du monde de la pègre qui assoit explicitement sa légitimité par l'exercice d'une violence physique de nature (homo)sexuelle (voir le dessin 40 page 45). Le dessinateur illustre à ce titre parfaitement le fait que ces deux mondes cohabitent en mettant en place une sorte de mutualisme mortifère : chaque « société » exploitant les ressorts logiques et symboliques fondamentaux de l'autre. Ainsi les truands instrumentalisent les principes du travail obligatoire et de la surveillance à leurs propres fins (dessin 23 page 41¹²) cependant que les autorités des prisons utilisent la violence sexuelle intrinsèque au

¹¹ Les homosexuelles assumées constituaient un groupe minoritaire au sein des détenues, qui revendiquait par ailleurs sa forte marginalité sociale par le biais de tatouages spécifiques : voir la planche 8 de l'album.

¹² Il faut ainsi rappeler le faible taux d'encadrement des détenus au Goulag dont le nombre des gardiens peinait le plus souvent à atteindre les 9% préconisés par l'institution. En pratique, les tâches subalternes de surveillance des prisonniers étaient déléguées à certains détenus en échange de remise de peine. Ces détenus étaient choisis parmi les criminels qui acceptaient de travailler pour l'Etat. Toutefois ces prisonniers-gardiens ne devaient leur survie au camp qu'à la reconnaissance implicite de l'autorité supérieure des « voleurs dans la loi » devant être dispensés de travailler et dont la

monde de la pègre, pour leurs propres usages (dessin 12 page 39). L'hypothèse formulée par le sociologue Anton Oleïnik¹³ d'un double monstrueux formé par l'univers de la prison et le monde de la pègre trouve alors dans l'album du gardien une illustration macabre, sans que l'on sache véritablement qui est le double monstrueux de l'autre.

Destins de cadavres

Mais les dessins de Baldaev ne nous renseignent pas seulement sur le sort du corps vivant, ils documentent également le traitement du corps mort au sein des espaces pénitentiaires, en participant à éclairer les étapes, les modalités et les enjeux de ce traitement, depuis la mise à mort des détenus jusqu'à la dissimulation ou la destruction de leurs cadavres.

Mise à mort et culture du secret

Baldaev documente ainsi au premier chef les différentes situations de mise à mort des détenus, en illustrant la variété des acteurs et des pratiques. Car si les exécutions arbitraires et certains meurtres sont le fait de gardiens, des assassinats sont aussi commis entre détenus. Au droit de vie et de mort abandonné par l'institution pénitentiaire à ses personnels, répondent ainsi les règlements de compte et les condamnations à mort édictées par le monde de la pègre. Au final, c'est un ensemble très hétéroclite de pratiques d'exécution (par balle, par arme blanche, par le froid ou l'épuisement) qui révèlent le caractère éminemment arbitraire et mortifère des espaces soviétiques de réclusion où la mort violente peut surgir pour le détenu à n'importe quel moment et sous n'importe quelle forme, comme l'évoque l'image 3 de la page 37.

C'est là l'un des aspects les plus importants de l'œuvre graphique de Baldaev. Elle documente en effet la seule étape de la vie des camps et des prisons pour laquelle il n'existe aucune archives administrative, et qui est celle du traitement du cadavre des détenus, alors même que les historiens s'accordent désormais à considérer que plus de 2 millions de prisonniers sont décédés au Goulag (Werth 2009)¹⁴. Car l'une des particularités des espaces carcéraux de l'époque soviétique a résidé, en dans le fait que les corps des victimes détenues n'aient jamais été rendus à leurs proches. La confiscation des cadavres par l'État s'institua dès les premières années de l'URSS en modalité ordinaire du traitement des corps de détenus, selon la volonté explicitement énoncée par la circulaire du tribunal suprême du Comité exécutif central pan russe¹⁵ en date du 14 octobre 1922. Celle-ci stipulait en effet que « le corps du fusillé ne doit être remis à personne ; il est mis en terre sans aucune formalité ni rituel, vêtu des vêtements qu'il portait quand il a été fusillé, sur le lieu même de l'exécution de sa sentence ou dans n'importe quel autre lieu disponible, *de façon à ce qu'il n'y ait pas de trace d'une tombe*¹⁶, ou encore il est envoyé à la morgue pour être incinéré¹⁷ ».

Ces dispositions furent progressivement adoptées sur tous les lieux de décès des détenus (prisons, camps, hôpitaux) et quelle que soit la cause de la mort : non seulement dans les cas d'exécution mais aussi dans les cas de décès par accident, maladie ou homicide. C'est donc l'État soviétique et, plus précisément, les services administratifs chargés de la gestion des camps placés sous l'autorité directe et exclusive des organes de sécurité (Guépéou, NKVD puis KGB selon les périodes) qui se sont systématiquement occupés des corps des prisonniers décédés en s'assurant de ne « pas laisser de trace ».

charge de travail devait être en conséquence répartie sur les autres prisonniers. En cas de malentendus sur les règles tacites de la vie au camp, les prisonniers-gardiens étaient rapidement assassinés et d'autres plus compréhensifs (ou plus informés) étaient désignés.

¹³ Anton Oleïnik, "Un double monstrueux: la culture criminelle en Russie postsoviétique", *Cultures et Conflits*, n°42, 2001, <http://conflits.revues.org/560>

¹⁴ Il est important de souligner que ce chiffre ne tient pas compte des déportations collectives, et qu'il n'inclut pas les victimes des grandes purges et notamment les huit cent mille personnes fusillées entre Aout 1937 et Novembre 1938.

¹⁵ Ancêtre administratif du Soviet suprême de l'Union soviétique, le CECPR représentait la plus haute institution exécutive de l'État.

¹⁶ C'est moi qui souligne.

¹⁷ Elena Jemkova, « Les répressions staliniennes à Moscou et les lieux d'inhumation de masse », dans E. Anstett & L. Jurgenson (éds), *Le Goulag en héritage : pour une anthropologie de la trace*, Paris, Pétra, 2009, p. 115.

Cette volonté explicitement exprimée par l'État de ne pas rendre les cadavres paraît à plus d'un égard s'accorder avec la logique d'un traitement correctif ou rééducatif¹⁸ des esprits par le biais de la déportation et du travail forcé. En effet, ne sortaient et n'étaient rendus à la vie soviétique ordinaire que ceux qui avaient été effectivement « redressés » par le travail. Ainsi les cadavres de ceux qui avaient échoué à être redressés étaient-ils très logiquement mis au rebut par l'État et anonymement enterrés, noyés, incinérés ou abandonnés dans des zones reculées.

Dans la mesure où les inhumations étaient accomplies dans des lieux dont la localisation n'avait pas besoin d'être précisée (puisqu'elles s'effectuaient sur des territoires placés sous l'autorité directe de l'administration pénitentiaire ou concentrationnaire, sans nécessiter d'établir un permis d'inhumation) et sans que l'activité des brigades de fossoyeurs ne soit bureaucratiquement documentée, les dessins de Baldaev représentent une source documentaire unique sur la destinée ultime des victimes, dont le caractère irremplaçable doit être souligné avec insistance.

Garder ou jeter ?

Plusieurs techniques étaient en effet utilisées pour se débarrasser du corps des détenus décédés « sans laisser de traces », et c'est bien l'un des apports essentiels des dessins de Baldaev que de nous renseigner sur ces méthodes. L'inhumation individuelle est à cet égard restée assez rare ; elle a été pratiquée dans les réseaux de camps qui ont fonctionné pendant une période assez longue pour voir la stabilisation de leur implantation. Dans ces cas-là, on trouve des massifs funéraires avec des tombes le plus souvent anonymes, mais comportant parfois le matricule du prisonnier gravé sur un bout de métal (issu d'une boîte de conserve), ou sur un pieu en bois. Ce sont ces massifs funéraires que Baldaev représente notamment dans le premier dessin de la page 38¹⁹.

L'inhumation collective est demeurée le cas de figure le plus fréquent. Ainsi chaque unité administrative du système concentrationnaire (Ourallag, Dmitlag, Volgolag, etc.) disposait de brigades de fossoyeurs composées de détenus affectés exclusivement à la logistique des inhumations. Les fosses communes étaient creusées directement sur les territoires administrés par les services de sécurité de l'État, dans des zones proches des sites de détention et à un rythme adapté à celui de la mortalité – très variable – dans le camp²⁰. Ces fosses étaient creusées le plus souvent à la main par les détenus. Dans l'image 27, Baldaev rappelle ainsi qu'un certain nombre de prisonniers étaient fusillés ou tués à coup de baïonnette par l'escorte du NKVD lors des déplacements en convois d'un camp à l'autre, et que « chaque convoi était suivi d'une équipe de fossoyeurs constitués de zeks en bonne forme physique suivant sur des charrettes à cheval, munis d'outils terrassiers. Les cadavres étaient enterrés nus. Sur un millier de zeks, 700 à 800 personnes seulement arrivaient à destination ».

Mais ces fosses étaient aussi creusées parfois à la dynamite ou au nitrate d'ammonium dans les régions polaires ou arctiques d'implantation du Goulag, au point de donner naissance à un terme spécifique, les *amonalki*, terme qui désignait précisément ces fosses ouvertes dans le permafrost à l'aide d'explosifs dans lesquelles étaient jetés les cadavres des prisonniers une fois l'hiver terminé²¹ ; c'est bien cette pratique que documente Baldaev dans ses dessins n°35, 47 et 48 où il insiste par ailleurs sur la part autobiographique de cette documentation et sur le fait que les « données des 48 dessins et textes ont été réalisées d'après les observations personnelles au cours du travail dans les organes du Ministère de l'Intérieur entre 1948 et 1981 ».

¹⁸ Les camps étaient ainsi désignés comme des ITL (*Ispravitelno-trudovye lageria*) : littéralement des camps de redressement par le travail.

¹⁹ Pour une autre représentation de ces cimetières, voir également les photographies d'Ivan Panikarov qui accompagnent sa contribution « Le chemin s'arrête-t-il là ? », in E. Anstett & L. Jurgenson (éds), *Le Goulag en héritage...*, op. cit., p.131-141.

²⁰ L'ONG Mémorial a entamé l'inventaire des fosses communes présentes sur le territoire de l'ex-URSS. Voir sur le site-web Gulagmuseum.org, la section spécifiquement consacrée aux lieux d'inhumation, intitulée « Nekropoli » qui ne comporte pour l'instant que 522 entrées.

<http://gulagmuseum.org/search.do?objectTypeName=necropolis&page=1&language=1>

²¹ Pour une plus large connaissance de ce vocabulaire du Goulag traduit en français, voir Jacques Rossi, *Le Manuel du Goulag*, Le Cherche Midi, 1997.

L'abandon des cadavres est aussi attesté, de façon récurrente dans tous les témoignages de survivants des camps; en effet, le décès des détenus pouvait avoir lieu en dehors du territoire du camp, soit lors des déplacements ordinaires (le travail quotidien impliquait des trajets longs et pénibles), soit lors de transferts d'un établissement à un autre (car la vie des camps était ponctuée de multiples transferts de détenus, à pieds ou en train). L'organisation de la gigantesque institution concentrationnaire soviétique pouvant s'avérer parfois défaillante, les corps étaient alors simplement laissés en pleine nature à l'endroit du décès, comme le rapporte Baldaev dans les dessins 34, 39 et 41.

L'immersion a également été pratiquée de façon ponctuelle dans les zones où le sol était trop gelé l'hiver pour pouvoir être creusé. Les cadavres des détenus étaient alors jetés dans les rivières, les fleuves, les lacs, les mers, les marécages (comme l'évoque notamment l'image n° 37) ou après qu'un trou ait été creusé dans la glace²².

Par ailleurs, nous savons que l'incinération des cadavres de détenus fut instaurée de façon exceptionnelle à Moscou sur le site du nouveau cimetière Donskoï où le crématorium inauguré en 1927 (et qui resta actif jusqu'en 1970) fut utilisé à partir de 1935 pour détruire, à un rythme variable, les cadavres de certaines victimes des purges stalinienne²³. Baldaev mentionne également des destructions par incinération dans le commentaire de l'image 35.

Au final, et dans leur immense majorité les cadavres des victimes du Goulag sont donc restés là où étaient les camps. Or les camps étaient principalement situés là où étaient les agglomérations, à telle enseigne que la carte du Goulag se superpose très exactement à celle du peuplement de l'Union soviétique. Malgré cette proximité entre la population soviétique, ses camps et leurs fosses communes, aucune politique de recherche systématique des sites d'inhumation (ni locale, ni régionale, ni fédérale) n'a jusqu'à présent été mise en œuvre, et aucun inventaire officiel des fosses communes n'a jamais été établi. Si la carte des camps a été faite²⁴, la carte des fosses communes du Goulag reste à faire. Et c'est bien l'une des questions que permet de poser *in fine* le travail de Baldaev, que de s'interroger sur la destinée ultime de ces fosses communes et des restes humains qu'elles contiennent, comme sur les traces matérielles laissées par le monde du Goulag.

Bibliographie

D. Baldaev, *Drawings from the Gulag*, Londres, Fuel, 2010

L. S. Ermina et. Al, *Uznisy « Alzyra », Spisok zensin – zaklûcennyh Akmolinskogo i drugih otdelenii Kaplaga*, Moskva, Zvenia, 2003.

M. Foucault, *Surveiller et punir, naissance de la prison*, Paris, Gallimard, 1975.

Elena Jemkova, « Les répressions stalinienne à Moscou et les lieux d'inhumation de masse », in E. Anstett & L. Jurgenson (dir.), *Le Goulag en héritage: pour une anthropologie de la trace*, Paris, Pétra, 2009, p.

L. Jurgenson, « Le corps concentrationnaire : exemple de Šalamov », in G. Kabakova & F. Conte (dir.) *Le Corps dans la culture russe et au-delà*, Paris, Cahiers Slaves, 2008, n°9 pp 401-407.

²² Et de façon beaucoup plus explicite plusieurs dessins qui n'ont pas été placés dans l'Album mais qui figurent dans *Drawings from the Gulag*, Londres, Fuel, 2010. Voir les dessins p. 89 et suivantes, notamment celui de la p. 95.

²³ Le nombre des crémations clandestines effectuées au cimetière Donskoï en 1940 s'élève à plus de 1500 (probablement plus près de 1800) selon les estimations faites à partir des archives des organes de sécurité. Voir : E. Jemkova, « Les répressions stalinienne à Moscou ... », *op. cit.*, p. 123.

²⁴ Voir les animations cartographiques réalisées par un groupe de géographes d'Oxford dirigé par le Pr Judith Pallot : <http://www.gulagmaps.org/maps/>

Igor S. Kon, *Seksualnaja kul'tura v Rossii. Klubnička na berezke*. Moskva, O.G.I. 1997.

Igor Kon & J. Riordan (dir.) *Sex and Russian Society*, London, Pluto Press 1993.

Alexandre Lacassagne, "Recherches sur les tatouages et principalement du tatouage chez les criminels", *Annales d'Hygiène Publique Industrielle et Sociale*, série 3, tome 5, n°4, 1881.

David Le Breton, *Signes d'identité – Tatouages, piercings et autre marques corporelles*, Paris Editions Métailié, 2002.

Natalia L. Puškarêva (dir.) *Ljubov', èrotika i seksual'naja ètika v doindustrial'noj Rossii*, Moskvo, Ladomir, 1999.

M. Levitt & A. Toporkov (dir.) *Eros i pornografija v ruskoj kul'ture*, Moskva, Ladomir ; 1999.

Anton Oleïnik, "Un double monstrueux: la culture criminelle en Russie postsoviétique", *Cultures et Conflits*, n°42, 2001, <http://conflits.revues.org/560>

Anton Oleïnik, *Criminalité organisée, prison et sociétés postsoviétiques*, Paris : L'Harmattan, 2001

Anton Oleïnik, "Uses and Abuses of Sexuality in Social Interactions: Empirical Evidence from Russia", *Europe-Asia Studies*, 2010, Vol. 62, No. 5 (July), pp. 749-778

Ivan Panikarov « Le chemin s'arrête-t-il là ? », in E. Anstett & L. Jurgenson (dir.), *Le Goulag en héritage: pour une anthropologie de la trace*, Paris, Pétra, 2009, p., p.131-141.

Jacques Rossi, *Le Manuel du Goulag*, Le Cherche Midi, 1997.

Federico F. Varese, *The Russian Mafia. Private Protection in a New Market Economy*, Oxford : Oxford University Press, 2001

Alexei Yurchak, « Necro-Utopia, the Politics of Indistinction and the Aesthetics of the Non-Soviet », *Current Anthropology*, 2008, vol. 49, n°2, pp199-224.

Werth N. 2007 *Cannibal Island: Death in a Siberian Gulag*, Princeton, PUP.

2009. « Le Goulag au prisme des archives », in E. Anstett et L. Jurgenson (dir.) *Le Goulag en héritage, pour une anthropologie de la trace*, Paris, Pétra, pp. 19-44